

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 75 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 42 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE  
Un an, 44 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

## SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de dîner. — Deux dentelles sur filet. — Pochette à ouvrage. — Bande sur filet. — Carré sur filet. — Six bandes en tapisserie. — Bande à broder sur drap. — Carré au crochet. — Bande en broderie Richelieu. — Costumes d'automne. — Costumes d'hiver. — Costumes de fillette de sept ans. — Toilette en popeline de Lyon. — Costumes de garçon de cinq ans. — Costume en vignone. — Costume en batiste. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Plancha de modes coloriées.

## EXPLICATION

### DES GRAVURES

1. Toilette de dîner en faille fraise de deux tons, l'un foncé et l'autre clair. La jupe, prise dans le ton foncé, est unie par derrière et à traîne; dans le bas, un petit volant tuyauté en faille claire dépasse de 10 centimètres environ. Les les de devant sont ornés de trois plissés de grandeur graduelle et que surmontent des bouillonnés à tête. Sur le plissé du bas, trois bouillonnés; sur le second, deux; sur le dernier du haut, un seul. Tout ce tablier est fait en faille claire. Le corsage décolleté est en faille foncée; il est garni d'une draperie en faille claire, autour de laquelle frontent légèrement deux rangs de dentelle blanche. Manches très-courtes formées d'un rucné et d'une dentelle.

2. Dentelle sur filet en guipure de Cluny. — Cette dentelle est peut-être plus connue que la suivante, elle est jolie aussi; le point de toile y dispute la place au point d'esprit, car nous



1. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE M<sup>me</sup> ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

n'y trouvons que ces deux points; les rosaces au point de toile sont seulement entourées de broderies, de reprises au fil passé.

3. Dentelle sur filet en guipure de Cluny. — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. — Cette dentelle presque droite a un cachet assez original; elle est d'un agencement tout particulier qui la rend charmante; le point d'esprit y domine; les points de toile sont entourés de points de reprise, qui leur donnent du relief; les roues du milieu peuvent simplement s'exécuter en fils passés, ou consolidés à l'aide de points de feston.

4. Pochette à ouvrage, guipure de Cluny. — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. — Il faut ou faire soi-même son filet, ou l'acheter tout confectionné, le tendre sur métier *ad hoc*, puis broder dessus les différents points indiqués sur notre dessin, et cela en fil fil ou fil au tambour; il faut commencer par le point d'esprit qui, dans le filet, forme le point de fond, comme le point de marque fait celui de la tapisserie; puis nous avons des points de toile, de reprise, des roues et des pyramides de feston rentrant les uns dans les autres; puis enfin, et qui se font en dernier lieu, des points de relief sur fils tendus; la marguerite et les barrettes lancées se font ainsi. Pour ces différents points, je renvoie nos lectrices au numéro du 31 août 1873, aux pages 273 et 274.

Quant à la taille de la pochette, elle dépend entièrement de la grosseur du filet employé; celui de notre modèle est un peu fin, et par conséquent la pochette serait petite si on se conformait à l'indication précise.





2. DENTELLE SUR FILET EN GUIPURE DE CLUNY.

Pour le montage, rien de plus facile : on double l'ensemble de florence de nuance vive, cerise, bleu de Chine, violet ou orange ; on replie sur le milieu la partie presque sans dessin, on la coud en sac, et la patte vient se retourner librement sur cette partie-là ; une petite ganse ronde assortie à la doublure servira de cache-point.

5. Bande sur filet en broderie de Cluny. — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. — Cette bande ou entre deux qui se trouve former cadre peut servir pour dessus de boîte à gants, de sachet ou de tout autre sujet de forme un peu allongée, de même que l'on peut l'utiliser à réunir des carrés de toile brodés en guipure Richelieu ou tout simplement de broderie anglaise ; les points qui la composent sont les points d'esprit, de toile, de roues et d'étoile, ou points d'angle, et enfin de points de relief. Je renvoie également à la page 274 du numéro d'août pour copier de visu ces différents points.

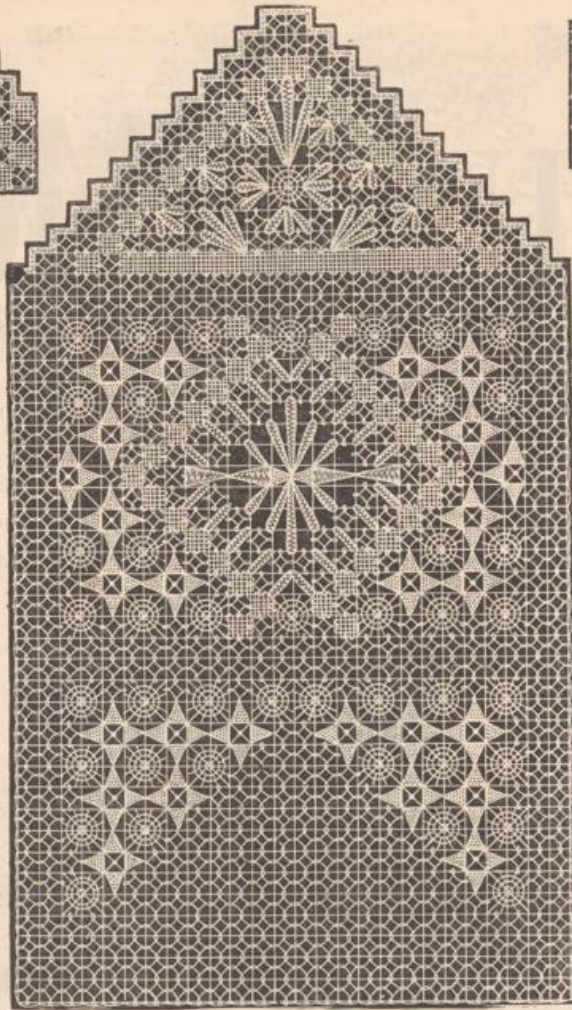
6. Carré sur filet en broderie de Cluny. — Ce modèle, qui se fait sur 45 mailles, est une copie fidèle de l'un des dessins trouvés au musée de Cluny. On n'y trouve que du point de toile ou du point de reprise, qui court autour des pleins, ou serpente entre chacun d'eux ; les petites branches de feuillage se font également



5. BANDE SUR FILET EN BRODERIE DE CLUNY.

13. Bande à broder sur drap. — Pour exécuter ce travail, de la soulache plate peut certainement suffire, mais il sera beaucoup plus joli, si on se procure de la ganse perlée à l'aide de laquelle on fera les trèfles et les palmes, motif principal de la bande ; le cordon qui court au-dessous peut se faire par une application d'un lacet de soie ou de laine que l'on rattache de chaque côté par un brin de câblé, composé de points de côté en soie bien tranchante ; le vermicelle, du bas, sera exécuté au point de chaînette ou à l'aide d'une ganse ou d'une soulache excessivement mignonne.

14. Carré au crochet et lacet canevas. — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker. — Il n'y a pas d'ouvrage plus en vogue en ce moment que celui du crochet mélangé ou encadré d'un lacet spécial, lacet au gros réseau à fil rond, que l'on trouve dans les maisons spéciales d'ouvrage. Il faut d'abord, soit sur papier, soit sur moleskine, coudre son lacet de la grandeur exacte donnée par le dessin ; bien arrêter les angles, puis ensuite, avec du coton à crochet n° 30, faire le travail si léger de l'intérieur et terminer par la galerie extérieure.



4. POCHE À OUVRAGE EN GUIPURE DE CLUNY.

par le même travail. Pour ce point de reprise, il est bon d'employer du fil plat un peu luisant.

7 à 12. Six bandes en tapisserie, pouvant servir à faire des chaises volantes en les associant à du velours noir ou à du satin capitonné, ou encore à faire des cordons de sonnette. — Modèles du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra.

deux lisérés et un effilé de même teinte que le costume. Le corsage est recouvert à moitié par un fichu à la paysanne en cachemire, orné d'un effilé et noué lâche par devant. Manches à coudre.

18. Costume de petite fille de sept ans, en faille bleue et popeline grise, bande de faille bleue dans le bas, simulant un jupon au moyen des ondulations, ornée



6. CARRÉ SUR FILET EN BRODERIE DE CLUNY.

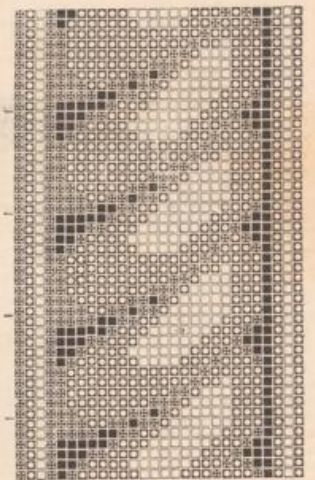


3. DENTELLE SUR FILET EN GUIPURE DE CLUNY.

15. Bande en broderie Richelieu. — Ce dessin est riche, et cependant très-délicat et demande à être exécuté avec un grand soin sur toile ou batiste ou tissu lâche et peu serré ; tous les mats seront entourés d'un feston pas trop bourré, des points de cordonnet formeront les nervures, et les barrettes de Venise sur fils lancés qui remplissent les intervalles devront être exécutées avant de découper l'étoffe ; il est bien entendu alors que ces barrettes se font au défaut de l'étoffe, laquelle ne doit pas être prise dans le point.

16. Costume d'automne en popeline grise. — Jupe plate, devant garni de deux volants plissés ; la tête la première, est retenue par un biais de velours ; les lés de derrière sont couverts de volants. La tunique forme gilet ; elle est ouverte et garnie d'un biais et d'une guipure de laine grise ; plastron de velours noir ; revers aux manches, mi-parties velours et popeline. Deux bandes de velours en quille, sur laquelle retombent les volants, ornent les deux côtés de la jupe.

17. Costume d'intérieur en cachemire vert-de-gris. — Le jupon est uni, orné par derrière de huit lisérés de soie de la même nuance et par devant de pattes lisérées posées en long. Tunique-polonaise ouverte derrière et formant pouf. Tout autour de la tunique se trouvent



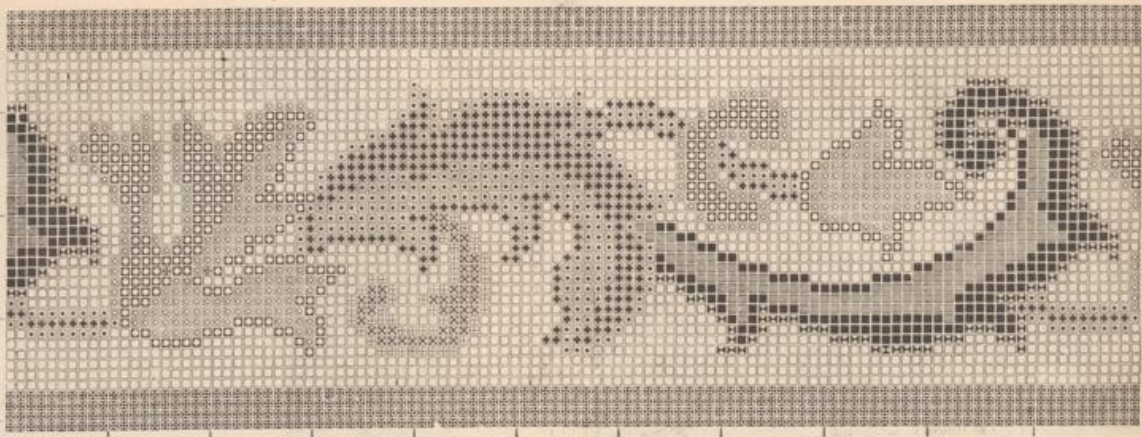
7. TAPISSERIE. □ Rouge pâle. □ Rouge clair. ■ Noir foncé. ■ Rouge foncé.

d'effilé bleu que forme la popeline grise. La tunique forme veste Louis XV par devant ; elle est ornée de revers en faille bleue, et par derrière se continue en pouf retroussé par des points en dessous. Manches à coudre aux revers de faille. Chapeau auréole en feutre gris, bordé de velours bleu avec nœud de velours et plumes grises.

19. Toilette en popeline de Lyon gris fer. Le jupon est en faille gris plus clair ; il est orné d'un volant surmonté de trois bouillonnés coupés par des biais, et dont le dernier se termine par une tête. Tunique en popeline, ornée de trois biais lisérés et relevée sur le côté gauche seulement. Corsage à pointes courtes et fermées par devant et à postillon plat par derrière. Autour de l'encolure en cour, col revers en velours noir, bordé de la même faille que celle dont est fait le jupon. Les manches sont à coudre et en popeline jusqu'à une certaine distance du coude. Elles se terminent par un bouillonné de maille et un revers en velours noir à la couture extérieure.

20. Costume de petit garçon de cinq ans. — Jupon plissé à plis plats couchés dans le même sens ; l'espace laissé uni par devant est coupé d'une





8. TAPISSERIE. □ Jaune d'or. □ Lilas clair. × Lilas foncé. □ Bleu clair. □ Bleu foncé. □ Vert clair. \* Vert foncé. □ Rouge clair. ■ Rouge foncé. ■ Marron foncé. ■ Havane.

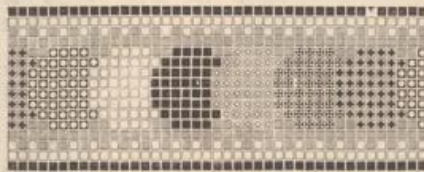
échelle de biais de velours noir. Veste en velours noir à basques longues, coupée par une ceinture de cuir. Col marin en velours noir et revers aux manches; poches de chaque côté du devant posées sur les basques. Cette veste est bordée partout par un large galon tressé en soie noire. Gêtres noires.

24. Costume d'automne en vigogne bleu marine. — Jupou tout uni, coupé dans le bas de quatre biais en pareil rebombant l'un sur l'autre et lisérés. Tunique en forme de polonaise par devant, et entourée d'un effilé de laine de même nuance. Le dos se prolonge en une basque à plis profonds, et qui, étant beaucoup plus courte au milieu que sur les côtés, forme plusieurs étages d'étoffe marqués par l'effilé de laine qui garnit cette basque. Manches demi-justes, ornées de deux rangs d'effilés remontant vers le coude.

22. Costume en cachemire gris très-clair tout brodé à rouets et orné de biais de velours noir, au bord de la tunique et de la basque du corsage. Au-dessous du velours est posée une garniture, également brodée et festonnée, formant dentelle. Jupou de faille bleu foncé, orné, par derrière, de trois volants en biais retombant l'un sur l'autre, et par devant de trois volants également, mais se terminant par un petit volant légèrement froncé et à tête. — Modèle de M<sup>me</sup> Irma Simon, 19, rue de Chabannais.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette d'automne en faille vert pâle, nuance nouvelle. — Le jupon est en faille, orné tout autour de deux hauts volants en biais, formant bouillonné au moyen de deux fronces deux fois répétées et formant tête dans le haut. Tunique-polonaise en cachemire, ajustée derrière, vague devant et garnie d'un petit volant en biais, soit



9. TAPISSERIE. □ Gris perle. ■ Bleu de ciel. □ Rouge. □ Vert clair. ■ Soie jaune d'or. ■ Havane foncé. ■ Noir.

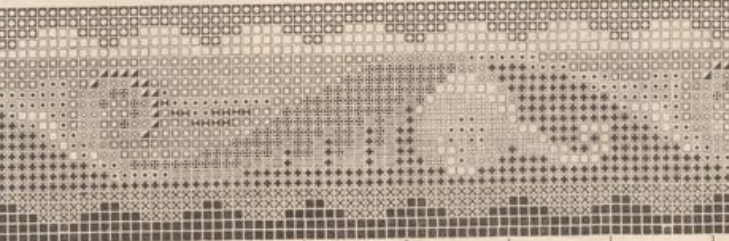
en étoffe pareille, soit en faille. Ce volant, froncé deux fois et à tête, remonte par devant. Manches à coudes, presque justes, se terminant par une garniture plissée, formant revers, montant et descendant. Capote coulisée, en faille semblable au jupon, doublée de faille blanche; deux plumes nuancées ornent cette capote, dont la forme se relève par derrière.

Toilette de course en faille mauve et en crêpe de Chine mauve plus clair. — Le devant est en crêpe de Chine bouillonné, coupé trois fois par des biais de faille mauve. Sous le biais qui fixe le bouillonné, sur le côté, est posé un plissé de crêpe de Chine alternant. La tunique est ronde, devant assez courte, longue derrière, légèrement en pouf et garnie tout autour d'un effilé à tête quadrillée en soie mauve. Paletot Louis XV sans manches, en cachemire rayé de galons de jais. Chapeau de crêpe de Chine avec fleurs des champs, coquelicots et coucous, et orné derrière d'un nœud de faille mauve.

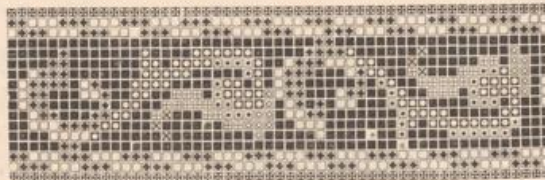
E. BOGGY.

COURRIER DE LA MODE

Au nombre des étoffes d'hiver qui semblent devoir jouir d'une vogue méritée, il faut citer, en premier lieu, le véritable cachemire de l'Inde, avec lequel on peut faire les costumes les plus merveilleux comme les plus simples. Ce tissu, qui est aussi chaud que la flanelle, aussi moelleux que le plus fin cachemire et aussi solide que le drap, me semble mille fois préférable aux étoffes à la mode en grosse laine, coupées de raies vertes, bleues ou rouges, étoffes que nos grand-mères n'ont jamais aperçues que sur les épaules des charretiers et des bouviers et dont nous en faisons le *superfais* du bon goût. Voyez cependant à quoi tient ce qu'on nomme le bon goût. Que, par hasard, il prenne fantaisie à quelque femme riche, parce qu'elle se sait assez jolie pour ne pas crain-



10. TAPISSERIE. ■ Rose pâle. □ Rouge clair. \* Rouge foncé. ■ Bleu de ciel. ■ Vert feuille morte. □ Vert clair. ■ Vert foncé. ■ Havane clair. × Havane foncé. □ Jaune. □ Vert clair. □ Gris foncé. □ Blanc.



11. TAPISSERIE. ■ Rouge foncé. □ Lilas clair. × Lilas foncé. □ Vert très-clair. □ Vert foncé. □ Vert très-foncé. □ Jaune d'or. ■ Havane clair. ■ Havane foncé.



12. TAPISSERIE. □ Blanc. ■ Bleu pâle. ■ Bleu de ciel. \* Rouge magenta. ■ Marron. ■ Havane clair. □ Havane foncé. ■ Orange. □ Jaune d'or. ■ Noir.





16. COSTUME D'AUTOMNE.



17. COSTUME D'INTERIEUR  
EN CACHEMIRE.

18. COSTUME  
DE FILLETTE DE SEPT ANS.

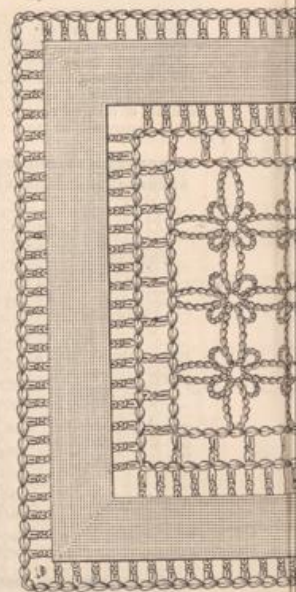
dire de se défigurer, de s'enlaidir, et que d'ailleurs elle connaît, à n'en pas douter, l'immense indulgence dont le monde fait preuve à son égard, précisément parce qu'elle est jolie et riche, s'affoible par caprice d'une couverture de roulis; qu'arrive-t-il? Une foule d'autres femmes, auxquelles il manque la beauté et ce talisman, à l'aide duquel tout change et s'embellit, l'argent, s'empressent de faire de même et se croient charmantes alors qu'elles ne sont que ridicules. Il en est bien heureusement d'autres, et le nombre en est grand, qui ne jugent pas ainsi, et qui ne trouvent joli et élégant que ce qui l'est

réellement. A celles-là, je le répète, je recommande le cachemire de l'Inde. Elles seront récompensées de leur bon goût par le plaisir très-réel de ne pas endosser un *uniforme*, ce qui est inévitable avec l'engouement actuel pour la limousine, la bure et autres lainages campagnards qui ne sortent pas des teintes gris marron et gris feutre. En effet, il est impossible de rêver un plus complet assortiment de teintes que celui offert par la maison de l'Union des Indes à sa clientèle, depuis les tons les plus foncés pour costumes de rue et du matin, jusqu'aux tons les plus clairs, avec lesquelles on peut faire confectionner les plus charmantes toilettes de visite et de promenade en associant le cachemire de l'Inde à la faille de même nuance.

La mode, mes lectrices le savent, nous voue aux teintes *sous nom*, composés bizarres de tous les tons connus et inconnus au coloriste. Tous les bleus sont gris ou verts, tous les gris sont bleus, ou rosés, ou jaunes; il n'y a plus de marron franc, pas plus que de rouge accentué, ni de rose prononcé; toutes ces couleurs dites *nouvelles* portent un nom qui varie suivant le fabricant ou le vendeur; aussi, ai-je résolu de ne pas même chercher à retenir ces noms, ce genre de travail mnémotechnique me semblant absolument inutile et puéril, puisque presque toutes ces maisons tiennent à la disposition de leurs clients un assortiment complet d'échantillons. La maison de l'Union des Indes, surtout, a réuni dans un cahier *ad hoc* les échantillons de toutes les pièces de cachemire et la gamme de tous les tons dont chaque teinte s'y trouve représentée au grand complet. Celles de mes lectrices qui seraient tentées, sur mon appréciation, de faire l'acquisition d'une robe en cachemire de l'Inde, n'ont qu'à faire la demande de cette collection à la



13. BANDE A TROUSER S'R DRAP.



14. CARRÉ AU CROCHÉ

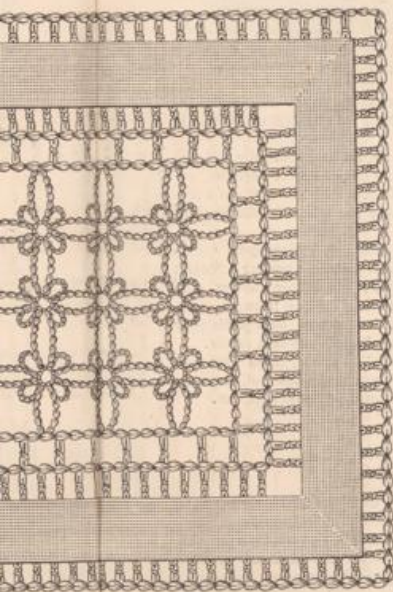




19. TOILETTE  
 20. COSTUME  
 21. COSTUME  
 EN POPELINE DE LYON. DE GARÇON DE CINQ ANS. EN VIGOGNE BLEU MARINE.



22. COSTUME EN CACHEMIRE GRIS.



CARRÉ AU CROCHET ET LACET CANVAS.

maison de l'Union des Indes, 4, rue Auber, qui la lui expédiera franco. Ce tissu fait non-seulement des costumes de rue, mais encore des toilettes de petites réceptions, de dîners, si on emploie les nuances très-claires, le bleu pâle de l'Inde, le blanc si doux dans sa teinte laiteuse; le rose très-pâle. Associé à la faille de même ton au velours, et, garni de bandes de velours, de riches effilés, de plissés de faille, de chicorées, le cachemire de l'Inde très-clair compose des costumes d'une originalité charmante, si on a su l'employer sagement. Comme manteau de soir, sortie de théâtre, robe de chambre, je ne connais rien de préférable, et je donne ici mon opinion en toute sincérité à cette étoffe souple, chaude, aux reflets doux et veloutés. La largeur et le prix du cachemire de l'Inde sont les mêmes dans toutes les nuances, il mesure 1 m. 25 c. de large, et coûte invariablement, en noir, en blanc, en rose ou en gris, etc., etc., 11 fr. 50 c. Ce prix peut sembler un peu élevé, mais, en y réfléchissant, on songera que le drap coûte au moins aussi cher; de plus, ce tissu est d'une solidité à toute épreuve; il se nettoie et se lave même, chose très-appreciable aux yeux des femmes économes.

Puisque j'ai touché à ce sujet, toujours intéressant, l'économie, j'en profite pour donner à mes lectrices quelques renseignements précieux sur l'entretien des vêtements et objets usuels, tels que lainage blanc et de couleur. Rien n'est désespérant comme de voir la flanelle, les bas et les tricotés de laine se raccourcir au lavage, durcir et jaunir, au point d'être en peu de temps d'un contact rude et d'un aspect désagréable. On est généralement forcé, pour obvier à ce désagrément, d'avoir recours à un dégraisseur, ce qui est fort cher. Eh bien! j'ai expérimenté le *serico-sapo* de M<sup>me</sup> Le-

conte et j'ai pu acquérir la certitude que son usage prévenait tous ces inconvénients; j'ai même vu parfois de la flanelle, déjà jaunie et durcie, reprendre sa souplesse au moyen du *serico-sapo*. Les lainages blancs se lavent à l'eau chaude et le *serico-sapo* s'emploie comme le savon ordinaire. Pour les lainages de couleurs, bleus, rouges, violets, etc., il faut employer l'eau à peine tiède ou froide. Quant aux taches de graisse sur la soie, le drap et même le velours, en ayant soin, pour ce dernier, de frotter à l'envers et dans le vide, l'extrait de Cologne à détacher de la parfumerie Ninon, les enlève sûrement. Je recommanderai encore à



15. BANDE EN BRODERIE RICHELIEU.



mes lectrices pour elles ou pour leurs frères ou leur mari, le gant de chasse qui se trouve dans la même maison; c'est le gant régénération, se lavant également, mais plus chaud, plus épais, coupé de façon à ce que, malgré son épaisseur, il ne gêne pas les mouvements de la main, et parfaitement indéfectible. Pour les conditions d'expédition, je renvoie mes lectrices à mon courrier du dimanche 23 août.

J'avais promis de compléter les détails que j'ai déjà donnés sur l'habit de cheval. Je m'étais arrêtée, je crois, au Japon du costume d'amazone. Je conseillerais énergiquement à toute bonne écuère de proscrire le jupon de dessous et d'adopter le pantalon de drap ou de plqué blanc, bien coupé, muni de sous-pieds, qui est à la fois plus commode, plus élégant et plus convenable. Quant au corsage, j'insisterai pour qu'il soit irréprochable, s'ajustant exactement au buste, sans comprimer la respiration, ce qui serait fort dangereux en cas de course précipitée et, par conséquent, ne serrant pas trop le bas de la taille.

Je préfère le corsage correct, boutonnant droit, à manches d'homme. Le gilet de fantaisie, blanc ou autrement, n'est bien porté qu'à la campagne. Col droit, légèrement cassé devant, accompagné d'une cravate en foulard lété, en faille bleue ou noire l'hiver. Le gant régénération est un excellent gant de cheval; il est fort élégant, tout blanc. J'ai dit que l'exercice du cheval était souvent dangereux pour les femmes dans une certaine mesure, du moins, non seulement à cause des chutes, mais encore à cause des désordres intérieurs que les secousses du cheval peuvent amener. Le meilleur moyen d'éviter à cet inconvénient est de porter une ceinture abdominale. Je n'en connais pas de plus ingénieusement combinée que la ceinture Rivière. Elle ne peut ni gêner ni fatiguer, car elle est souple, légère et tient fort peu de place. Je la recommande aussi aux personnes fortes, que la marche fatigüe, à celles qui voyagent ou font des excursions; elles éprouveront un soulagement immédiat en l'adoptant. M<sup>me</sup> Rivière reçoit les commandes, 5, rue de Lille. On la trouve à cette adresse les mardis, jeudis et samedis, de 2 à 5 heures.

MARIE DE SAVERNY.

## LINDA

XVIII

Au moment de passer dans la salle à manger, lord Erwin vit, non sans dépit, Linda accepter, avec une calme dignité, le bras d'un illustre personnage, qui paraissait fier et flatté de servir de cavalier à celle qui était, sans contredit, par sa beauté, la reine de cette réunion.

En passant près de Linda, lady Claire lui dit tout bas :

— Il n'y est pas!...

— Ma présence vous a porté malheur, lui répondit sur le même ton l'institutrice. Hélas! pensa-t-elle, serait-il parti subitement, et vais-je encore perdre sa trace au moment de le revoir? C'est ma destinée, sans doute, de voir toujours mes espérances anéanties. La résignation à la volonté divine me sauvera seule du désespoir.

Le dîner lui sembla interminable. Claire, placée en face d'elle, lui parut non moins triste et non moins préoccupée aussi de l'absence de celui qu'elle se faisait une joie de trouver à cette réunion. La jeune fille, ordinairement si gaie, si riieuse, ne mangeait pas, ne parlait pas, et prêtait à peine une oreille distraite aux propos évidemment très-amables et très-empresés de son voisin. Sa tristesse était visible, le cœur de Linda s'en émut. M. Frank Heutley, pensait elle, avait-il fait une impression si profonde sur lady Claire, et cette jeune fille éprouvait-elle un de ces sentiments que la raison et le devoir peuvent seuls combattre?

En y réfléchissant, notre héroïne était obligée de s'avouer que la nature précoce de sa jeune amie, née aux Indes, était en effet capable d'être plus vivement impressionnée qu'on ne l'est ordinairement à son âge.

L'amour de la riche et noble héritière pour celui qu'elle aimait elle-même pouvait donc être une passion sérieuse, capable de la rendre malheureuse s'il n'était point partagé. Mais M. Heutley répondait-il à cet amour, et n'en serait-il pas détourné, surtout s'il venait à retrouver l'orpheline pour laquelle il avait déjà dédaigné sa belle et riche cousine?

Dans ce cas, ce serait donc elle, Linda, l'institutrice accueillie, aimée par la jeune comtesse à l'égal d'une amie, qui deviendrait la cause et l'instrument de son malheur! Ce rôle ne pouvait convenir à la nature généreuse et dévouée de Linda; le seul rôle digne d'elle était le sacrifice; dès ce moment, elle s'y résigna.

Pendant que Linda terminait ainsi ses tristes réflexions, la maîtresse de la maison se leva, selon l'usage anglais, pour indiquer aux dames que le moment était venu de laisser les hommes seuls à table. A ce moment, lord Erwin s'approcha de l'institutrice :

— Vous n'avez pas dîné, lui dit-il, et je vous trouve l'air

très-faigué; vous devriez vous retirer. Voulez-vous qu'on vous ramène de suite? J'ai donné l'ordre au cocher de ne pas s'éloigner. Claire peut facilement rester ici sans vous.

— C'est lady Claire qui me paraît surtout avoir besoin de repos, répondit Linda; mais il me semble qu'il vaut mieux attendre minuit.

— Comme il vous plaira, chère miss Linda, répondit lord Erwin.

Et il ajouta avec une intention marquée :

— Quel qu'il arrive, je veux m'incliner toujours devant votre volonté.

L'institutrice le remercia d'un regard tout à la fois triste et affectueux, et rejoignit au salon sa jeune amie, qui se tenait toujours rêveuse dans l'embrasure d'une croisée.

Les deux jeunes filles se trouvaient sous l'influence d'une même pensée, mais impressionnées d'une manière différente. Claire éprouvait une vive contrariété mêlée de dépit, elle accusait M. Heutley, qui l'avait en quelque sorte engagée à accepter cette invitation, de lui avoir manqué d'égards en ne venant pas.

Linda se trouvait coupable d'avoir cédé à un mouvement de jalousie. Elle était venue avec l'intention de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour reprendre son empire sur le cœur de Frank, et l'absence de celui qu'elle avait voulu rencontrer lui paraissait comme une punition du ciel pour ce qu'elle considérait maintenant comme une trahison de l'amitié.

La maîtresse de la maison vint, en s'approchant des deux jeunes filles, interrompre le cours de leurs réflexions.

— Je viens vous rappeler, dit-elle à lady Claire, la promesse que vous m'avez faite de venir passer un mois avec nous à l'île de Wight. Nous partons dans deux jours, et si vous voulez bien nous rejoindre à la fin de la semaine, vous nous ferez plaisir. Nous comptons sur vous aussi, miss Brown, ajouta-t-elle en se tournant vers Linda.

Lady Claire avait regardé son amie pendant que l'ambassadrice lui adressait son invitation, et comme elle crut lire sur son visage l'intention de refuser :

— Ne dites rien, s'écria-t-elle en lui fermant vivement la bouche de sa petite main, c'est à moi de répondre : Nous acceptons, chère madame, puisque vous n'avez pas peur de vous charger d'une personne aussi folle que moi. Mais vous ignorez peut-être que je ne reste jamais en repos à la campagne, et que je mets tous mes amis sur les dents avec mes fantaisies d'excursions continuelles.

— Tant mieux, chère enfant; je vous promets des promenades sans nombre pour satisfaire votre turbulence; vous pourrez, à votre choix et tour à tour, courir sur terre et sur mer, car nous avons un yacht et des bateaux de pêche, et, de plus, un véritable pilote, pour vous guider, M. Frank Heutley, qui sera des nôtres, et à qui je pourrai vous confier sans la moindre inquiétude.

— M. Frank Heutley, reprit Claire, est-ce qu'il ne devait pas venir aujourd'hui?

— Sans doute; mais il nous a fait prévenir au dernier moment qu'il se trouvait obligé de rester auprès de son vieil ami le docteur Bennett, qui vient de faire une chute assez grave.

— Eh bien, mes chers enfants, dit lord Erwin, qui venait de s'approcher avec l'ambassadeur, si vous voulez partir, je suis à vos ordres.

Rien ne pouvait plus désormais intéresser lady Claire dans cette soirée; elle savait pourquoi M. Heutley n'était pas venu, et elle venait d'apprendre qu'elle l'aurait pour compagnon pendant un mois.

Quant à Linda, la joie de son élève, en recevant l'invitation de l'ambassadrice, l'avait affirmée dans l'héroïque résolution qu'elle avait prise de se sacrifier. Elle s'était courageusement décidée à ne pas aller à l'île de Wight, à ne pas revoir celui qu'elle aimait pour ne pas le disputer à la charmante créature qui lui avait voué à elle une affection si tendre, et auprès de laquelle elle remplissait, en somme, le rôle de mère.

Dans le trajet de l'ambassade à l'hôtel de lord Erwin, lady Claire ne cessa de parler des plaisirs qu'elle trouverait à l'île de Wight, sans s'apercevoir du contraste que son babillage joyeux faisait avec la tristesse de sa compagne.

Lord Erwin, plus clairvoyant, cherchait à pénétrer la cause de la mélancolie de Linda, et se demandait si ce cœur, auquel il aspirait, n'était pas préoccupé de quelque triste souvenir.

Pendant toute la semaine qui précéda le départ, lady Claire fut tout à ses préparatifs; il faut tant de choses à une jeune fille élégante pour figurer convenablement à la campagne! La simplicité, commandée par la vie des champs, n'est pas si facile à mettre en pratique qu'on pourrait le croire. Il faut des costumes pour les promenades à pied au dehors, il en faut pour le jardin, il en faut pour la pêche, pour les excursions en mer. Et puis le soir, pour le dîner, il faut bien s'habiller, — avec une nuance de simplicité campagnarde, sans doute, qui est du meilleur goût. Mais, pour attendre précisément cette nuance et rester juste dans le ton, que d'efforts, que de soins!

— Comme il faut donc des choses pour être simple! s'écriait la petite comtesse, en interrogeant son amie sur tout ce qu'elle préparait.

— Croyez-moi, chère amie, disait Linda, le blanc est ce

qu'il y a de mieux pour votre âge dans cette saison, et surtout à la campagne.

— Sans doute, le blanc va très-bien aux jeunes filles; mais il faut varier, tout le monde n'a pas comme vous, chère Linda, une admirable beauté, qui n'a point à se préoccuper des accessoires. Mais, quand on n'a, comme moi, que la beauté du diable, il faut l'orner.

— Et cela? répondait Linda, en plongeant sa main dans l'épaisse chevelure dorée de son amie, cela fait-il partie de la beauté du diable?

— Mais assurément! si on me coupait les cheveux, n'aurais-je pas l'air d'un papillon sans ailes, or, voyez-vous cet insecte sans sa parure diaphane.

Je serais bien moins embarrassée, méchante que vous êtes, si vous deviez m'accompagner; chaque jour j'aurais vos avis, vos conseils, je serais sûre d'être toujours à mon avantage, car vous êtes le goût même. Mais vous ne voulez pas venir; vous restez avec moi, cependant. En vérité, je ne vous reconnais plus depuis quelque temps. Vous voulez bien, puis vous ne voulez plus. Je me demande ce qui a pu vous changer ainsi. J'aurais juré, par exemple, que vous ne seriez pas venue au dîner de l'ambassade d'Italie, et puis, justement, vous y êtes allée! Votre santé paraît ébranlée depuis quelque temps; vous avez je ne sais quelle mélancolie; rien ne saurait être meilleur pour vous que le séjour de l'île de Wight, mais, comme tout le monde pourrait croire que vous y iriez volontiers, voilà que vous avez décidé irrévocablement que vous n'y iriez pas. Et si je vous dis : « Vous êtes souffrante, ma chère Linda, votre mélancolie m'inquiète, je reste avec vous, » voilà que vous vous fâchez et m'ordonnez de partir.

Mon tuteur dit qu'il faut faire ce que vous désirez, qu'il faut respecter votre tristesse. Moi, je ne comprends pas cette façon de raisonner, et je ne la respecte pas du tout votre tristesse, je la déteste, et si je vous laisse la maîtresse, c'est que je ne puis pas faire autrement.

Nous devons être là-bas tous les trois ensemble; comme c'eût été charmant! et voilà que vous ne venez pas, et que mon tuteur ne reste, lui, que quelques jours; c'est votre état qui l'inquiète, j'en suis sûre.

Mais je vous écrirai tous les jours, et je vous ferai de telles descriptions de nos parties avec M. Heutley, que vous viendrez, en nous ramenant mon tuteur.

Notre héroïne n'avait pas seulement renoncé à accompagner à l'île de Wight sa charmante élève, elle avait pris une résolution bien autrement grave.

En réfléchissant aux conséquences de son abnégation, elle avait été conduite à songer aux suites probables du séjour de lady Claire chez l'ambassadeur d'Italie, où elle devait se trouver pendant un mois avec M. Frank Heutley.

Évidemment, les deux jeunes gens n'étaient ainsi rapprochés qu'en vue d'un mariage. Lord Erwin, d'ailleurs, avait, en quelque sorte, accepté M. Heutley, malgré son peu de fortune, et il était douteux que ce jeune homme restât insensible aux charmes et à l'accueil particulièrement gracieux de lady Claire.

Quelle raison de croire qu'il pût se refuser à une si brillante alliance? Sans doute il avait aimé Linda, il l'aimait encore, peut-être, mais comme on aime ce qu'on a perdu. Si rien ne venait lui apprendre que l'objet de son premier amour pouvait lui être rendu, évidemment il ne devait pas rester insensible aux charmes de la jeune comtesse et aux avantages considérables qu'elle apportait en mariage.

Donc ce mariage devait se faire. Mais alors, elle, Linda, devait-elle, pouvait-elle se résoudre à être le témoin, la confidente de ce bonheur qu'elle aurait donné généreusement à son amie?

La raison même se refusait à accepter une pareille abnégation; elle était, d'ailleurs, d'une réalisation impossible.

Du moment qu'elle était résolue à se soustraire à la vue de Frank, pour laisser à Claire le bonheur de l'épouser, notre héroïne se trouvait fatalement obligée à fuir, dès à présent, et pour toujours, la jeune fille à laquelle elle sacrifiait son amour.

Linda avait accepté dans toute sa logique cette conséquence rigoureuse, et elle était décidée à profiter du départ de lord Erwin avec lady Claire pour quitter Londres. Elle comptait rejoindre à Nice la bonne mistress Brown, la gouvernante de M. Pim, qui, nous le savons, était partie pour cette ville avec la famille dans laquelle elle était entrée.

Peu après son arrivée chez lord Erwin, Linda était parvenue à avoir des nouvelles de sa vieille amie, et, depuis ce moment, elle était restée en correspondance avec elle.

XIX

Le jour du départ pour l'île de Wight arrivé, Linda, après avoir présidé avec une attention toute maternelle aux derniers préparatifs de son élève chérie, l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier. Elle avait fait sur elle-même un suprême effort pour ne point laisser pénétrer ses secrets desseins, et elle paraissait prendre part à la joie que lady Claire laissait éclater dans son naïf égoïsme.

La charmante enfant ne manquait pas de cœur, assurément.



11  
—  
los-  
la.  
te  
se  
oir  
is-  
de  
e-  
on  
tré  
le  
rs  
ne  
ci-  
al-  
un  
er  
ue  
aj,  
et  
il-  
er  
all  
ur  
e-  
ns  
e-  
y-  
r-  
re  
rs  
al  
p-  
D-  
r-  
rt  
ne  
in  
a-  
us  
in  
r-  
é-  
in  
re  
é-  
le  
e-  
te  
le  
t-  
t-  
it,  
ie  
i-  
t,  
te  
is  
s-  
e  
it,  
a-  
v-  
t  
a  
e



G. Corin

D. Defenaille

1874

N°143

REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13, Quai Voltaire, à Paris

*Parus et Gants de la Parfumerie Anon. N° du 4 Septembre*



mes le  
 le gan  
 le gant  
 plus ép  
 il ne g  
 indéco  
 mes le  
 J'av  
 donnée  
 au juq  
 giquen  
 pon d  
 piqué  
 fois pl  
 au cot  
 justan  
 tion, c  
 tée et,  
 taille.  
 Je r  
 ches d  
 n'est l  
 cassé  
 faille l  
 excell  
 dit qu  
 femme  
 à caus  
 rieurs  
 leur n  
 ceintu  
 semen  
 génér  
 peu de  
 que la  
 excure  
 l'adop  
 Lille.  
 samed

Au  
 win v  
 dignil  
 et flatt  
 dit, pé  
 En j  
 — I  
 — 2  
 le mè  
 subite  
 le rev  
 mes e  
 me sa  
 Le  
 d'elle,  
 aussi  
 trouvi  
 gaie,  
 tait à  
 très-a  
 était  
 ley, p  
 sur li  
 ces s  
 combe  
 En  
 que l  
 était  
 qu'on  
 L'a  
 aimail  
 capab  
 Mais  
 pas de  
 laquel  
 Dar  
 accue  
 qui d  
 Ce rô  
 vouée  
 dès c  
 Per  
 la m  
 pour  
 ser l  
 s'app  
 —

ment  
 de la  
 qui l  
 en é  
 son l  
 quen  
 Ce  
 des  
 de s  
 leurs  
 mal  
 baïse  
 de  
 Cela  
 nez t  
 Et  
 en a  
 —  
 Et  
 sait  
 sif r  
 —  
 assi  
 que  
 être  
 nous  
 de l  
 —  
 bien  
 Lin  
 —  
 vou  
 que  
 été  
 cou  
 —  
 rej  
 —  
 gou  
 —  
 la  
 lad  
 —  
 tou  
 Er  
 n'y  
 —  
 sez  
 à l  
 ble  
 —  
 ven  
 imp  
 —  
 hor  
 dat  
 ma  
 ble  
 —  
 tai  
 —  
 tur  
 je  
 qu  
 vo  
 —  
 qu  
 de  
 ter  
 —  
 to  
 —  
 qu  
 ni  
 ra  
 m  
 E  
 —  
 de  
 M  
 da  
 —  
 r  
 —  
 b  
 s  
 ce  
 v  
 v  
 p  
 C



ment, et en toute autre circonstance elle eût été attristée de laisser derrière elle sa chère Linda. Mais le sentiment qui la poussait vers l'île de Wight était si exclusif et elle en était possédée d'une façon si inconsciente, que c'était à son insu pour ainsi dire qu'elle en subissait les conséquences.

Cependant, ce sentiment même avait développé en elle des intuitions nouvelles et lui avait laissé deviner l'amour de son tuteur pour Linda. Il lui semblait impossible, d'ailleurs, que cet amour pût ne pas être partagé; aussi dit-elle malicieusement à son amie, en lui donnant son dernier baiser :

— Mon tuteur ne reste que quelques jours avec moi; des intérêts importants le rappellent à Londres, paraît-il. Cela m'intrigue; n'oubliez pas de m'écrire... et puis revenez tous deux pour nous annoncer la grande nouvelle.

Et comme lord Erwin les rejoignait, elle ajouta bien bas en approchant ses lèvres de l'oreille de Linda :

— Il vous aime éperdument, je le sais bien!

Et elle sauta en voiture, pendant que son tuteur adressait à l'institutrice un dernier adieu dans un long et expressif regard.

— Les voilà partis, dit la mistress Morgan, qui avait assisté au départ des voyageurs avec Linda. Il me semble que la maison est toute vide maintenant. Cela ne va pas être gai du tout, savez-vous, miss Linda. Comment ferons-nous pour nous passer du babil et de l'agitation perpétuelle de lady Claire?

— Oh! chère mistress Morgan, vous allez être encore bien plus seule que vous ne pensez, répondit tristement Linda; je m'en vais, moi aussi.

— Ah! voilà que vous vous décidez; je savais bien que vous ne pourriez pas vous passer d'eux; mais voyez ce que c'est que de ne pas savoir ce que l'on veut, n'est-il pas été bien plus simple de les accompagner, plutôt que de courir après eux? Quand partez-vous?

— Je pars dans deux jours, mais non point pour les rejoindre; je vais en France.

— En France! mais avez-vous le délire, s'écria la bonne gouvernante, et pourquoi faire?

— Pour accomplir le devoir que m'impose l'affection et la reconnaissance que j'ai pour lord Erwin et notre chère lady Claire.

— Comment, lorsque lord Erwin vous aime, lorsqu'il tout le monde voit déjà en vous, avec joie, la future lady Erwin, vous voulez fuir, et cela, dites-vous, par devoir! Je n'y comprends rien, chère miss Linda.

— Je ne puis vous faire comprendre; mais vous connaissez assez ma droiture, n'est-ce pas, et l'affection que je porte à lady Claire, pour ne pas douter que je cède à une inexorable nécessité.

— Je m'y perds! je m'y perds! répétait la bonne gouvernante. Lord Erwin vous aurait-il manqué? Non, c'est impossible...

— Lord Erwin est le plus bonnéte et le meilleur des hommes, chère amie, répondit l'institutrice avec des larmes dans la voix; je le vénère et je l'aime comme un frère, mais, je vous le répète, je dois le fuir, comme aussi ma bien-aimée Claire.

À ces mots, elle fondit en larmes. Mistress Morgan restait stupéfaite.

— Allons, ma chère enfant, reprit cette excellente créature, après un instant d'un pénible silence, puisqu'il le faut! je vous alderai, et sans vous interroger davantage, puisque vous ne pouvez rien me dire. Au moins, saurais-je où vous allez?

— En France; plus tard je vous écrirai, soyez certaine que je ne veux pas vous devenir étrangère, ni me passer de vos nouvelles; mais il faudra que, pendant quelque temps, vous ignoriez le lieu de ma retraite.

À ces derniers mots, la vieille gouvernante s'était jetée tout en larmes dans les bras de l'institutrice.

— Ah! je ne vous parle pas de ma douleur, mon enfant, qu'est-ce à côté de la vôtre, sans doute? Que vais-je devenir sans vous? Mais vous, mon Dieu, pour quelle puissante raison pouvez-vous quitter ainsi tant de gens qui vous aiment, et renoncer à la main d'un homme comme lord Erwin?

Linda ne répondit que par ses larmes.

Deux jours après, notre héroïne, pâle comme la statue du sacrifice, donnait un dernier baiser d'adieu à mistress Morgan, et partait pour la gare de Newhaven, où elle devait s'embarquer pour la France.

En faisant ses adieux à mistress Morgan, elle lui avait remis, pour lord Erwin, la lettre suivante :

« Mylord,

« Je suis forcée de quitter pour toujours votre maison hospitalière et mon élève bien-aimée. J'accomplis, en agissant ainsi, le plus douloureux, le plus pénible des sacrifices. Je ne puis m'expliquer davantage; mais comme je ne veux pas que vous me croyiez une ingratitude, j'ajouterai, en vous priant de me garder le secret, dans l'intérêt de votre pupille, que mon départ était nécessaire au bonheur de Claire. »

Il n'y avait pas un quart d'heure que notre héroïne était

partie, mistress Morgan tenait encore dans sa main la lettre pour lord Erwin, lorsque plusieurs coups précipités retentirent à la porte.

— Serait-ce Linda qui revient, se dit la bonne gouvernante; elle n'aura pas pu se décider à nous quitter. Je le savais bien. Allons la recevoir.

En arrivant sous le vestibule, elle se trouva face à face avec lord Erwin.

— Vous, mylord! s'écria-t-elle, oh! mon Dieu!

— Eh bien, qu'y a-t-il? qu'avez-vous? où donc est miss Brown?

— Miss Brown? Ah! mylord, c'est que, précisément, elle vient de partir à l'instant.

Et la pauvre femme tendit la lettre.

Lord Erwin, le pâleur au visage, eut, en un instant, pris connaissance du fatal billet.

— Partie! partie! dans quelle direction, mistress Morgan, vous le savez, au moins? ajouta-t-il d'un air menaçant.

— Gare de Newhaven, répondit la gouvernante en tremblant; elle est partie il y a dix minutes.

Sans attendre un mot de plus, lord Erwin s'était élancé dans la voiture qui l'avait amené.

— Gare de Newhaven! cria-t-il au cocher; cinq livres si vous arrivez avant le départ du train! je payerai vos chevaux s'ils crèvent après.

Sur cette brillante promesse, la voiture était partie comme un trait.

Lord Erwin, en arrivant à la gare, courut à la salle d'attente sans prendre de billet. La porte de cette salle, donnant sur le quai de départ était fermée, il frappa à coups redoublés, un homme de service arriva.

— Le train de Newhaven?...

— Le voilà qui part, dit l'employé en ouvrant la porte.

Le dernier avertissement venait, en effet, de retentir.

— Avez-vous votre ticket, monsieur?

— Non; mais, tenez, voici de quoi payer ma place, dit lord Erwin en donnant à l'homme de service son portefeuille. Gardez le reste pour vous, ajouta-t-il.

Et il se précipita en courant vers le train, qui se mettait en marche. Il n'eut que le temps d'ouvrir la portière et de se précipiter dans le wagon, le train était en marche.

Une fois dans la voiture, lord Erwin regarda tout autour de lui; elle n'y était pas! Mais bien certainement elle était dans le train. On ne devait s'arrêter qu'à Newhaven, pendant le trajet, qui lui parut durer un siècle, l'anxiété de lord Erwin arriva à son comble, les pensées les plus opposées s'entrechoquaient dans son cerveau surexcité.

Sans doute, il allait la retrouver, elle était dans le train. Mistress Morgan ne s'était pas trompée. Ah! pourvu qu'elle ne se fût pas trompée!... Mais voudrait-elle revenir avec lui, pourrait-il la convaincre?... Au moins saura-t-il le motif de sa folie.

Enfin, on arriva en gare de Newhaven. Mais, en mettant le pied sur le quai, lord Erwin, accablé par les émotions qu'il venait de subir, tombait sans connaissance.

Si pressés que soient les voyageurs, un pareil accident les arrête toujours, éveillant chez eux, soit leur humanité, soit leur curiosité, souvent ces deux sentiments. Un groupe se forma donc vite autour du gentleman.

— C'est une attaque d'apoplexie, disait-on. Il faudrait un médecin... Et tout le monde restait autour du malade à regarder.

Linda, qui descendait de son wagon, fut attirée par cette scène; son cœur la guidait plus que la curiosité, elle avait entendu le mot d'apoplexie, et ce mot avait réveillé en elle le triste souvenir de la mort du bon M. Pim. Comme on transportait lord Erwin dans une des chambres de l'administration, elle le reconnut.

— Je connais ce gentleman, s'écria-t-elle tout émue comprenant, par un éclair de la pensée, quelle part elle avait dans cette situation. C'est lord Erwin, ajouta-t-elle; je suis de sa famille.

Le malade était toujours sans connaissance, et notre héroïne répondit aux questions des employés qu'elle se chargeait de lui. Un médecin arriva et constata que la syncope était le début d'un grave accès de fièvre cérébrale.

Linda fit aussitôt transporter lord Erwin dans un hôtel voisin, où le docteur put lui donner les premiers soins. Quand le malade sortit de sa syncope, il avait le délire.

— Miss, dit le docteur à Linda, si votre présence peut occasionner quelque émotion au malade, il faut éviter qu'il ne vous voie; il faut aussi les soins les plus assidus et le plus grand calme; mais soyez sans inquiétude, ce n'est qu'une crise violente; le danger est maintenant conjuré, et je vous réponds de la guérison, pourvu que le malade n'ait aucune émotion.

Linda expédia immédiatement une dépêche à mistress Morgan pour l'appeler auprès de lord Erwin, et en attendant la dévouée gouvernante, elle ne cessa pas, sans se montrer toutefois, de diriger les soins à donner.

Le lendemain, quand la gouvernante arriva, lord Erwin était mieux; le délire avait cessé avec la fièvre, et le malade, dans un état de faiblesse extrême, put cependant reconnaître mistress Morgan. Il voulut l'interroger; mais la bonne mistress lui imposa silence au nom du médecin, en lui disant :

« Laissez-vous soigner, mylord, vous ne vous en repentirez pas. »

La maladie abat les plus puissantes natures et les plus fortes passions.

Le malade se résigna comme un enfant.

Mais au bout de quelques jours, et peu à peu, avec la santé, une certaine énergie lui revint; il se rendit compte de sa situation, et il se souvint.

À toutes ses questions, la gouvernante répondait vaguement, mais avec un sourire rassurant, dont le malade se contenta quelque temps encore. Mais il était facile de voir que, sous peine d'amener une recluse, il fallait enfin dissiper ses inquiétudes et donner satisfaction à son désir de comprendre.

Le médecin, consulté, fut d'avis qu'avec des ménagements, lord Erwin pourrait supporter une heureuse nouvelle. C'est ainsi qu'un matin, après une conversation dans laquelle mistress Morgan avait savamment préparé sa venue, Linda apparut à lord Erwin.

— Vous ne partirez plus, n'est-ce pas, mon enfant? fut le premier mot du convalescent, en tendant ses mains vers l'institutrice, qui les baisa respectueusement.

— Non, mylord, non, je resterai.

— Vous le voyez, vous me feriez trop de mal; vous me direz aussi quels sont les motifs qui vous ont décidée à nous quitter? Vous êtes une créature trop raisonnable pour avoir pris une résolution semblable sans un motif sérieux. Voulez-vous, mon enfant, me considérer comme un père, et me confier votre secret? Je suis sûr que mes conseils vous seront utiles.

— Quand vous serez tout à fait bien, mylord, je le ferai, je vous le promets, avait répondu Linda d'un air grave et résolu.

XX

Pendant la maladie de lord Erwin, une révélation inattendue et d'une importance capitale était venue apporter dans la vie de notre héroïne un élément nouveau, qui avait jeté le trouble dans ses résolutions.

Le médecin qui soignait lord Erwin, entendant un jour mistress Morgan appeler Linda, se retourna à ce nom, et regardant avec attention l'institutrice, lui demanda si elle n'était pas d'origine italienne.

— Oui, docteur, avait répondu Linda, et c'est même dans ce port que j'ai abordé pour la première fois en Angleterre, étant tout enfant.

— N'êtes-vous pas avec votre mère et un petit frère?

— Oui, sans doute... Mais comment savez-vous?...

— Il me semblait bien, en effet, retrouver sur votre physionomie une ressemblance que je ne pouvais expliquer. Mais maintenant, je vous reconnais bien, miss. Votre mère s'appelait Linda Menotti. Elle a demeuré quelques jours chez moi, après son débarquement, à la suite d'un accident bien pénible, et... Mais j'ai encore des papiers qui lui appartiennent. Qu'est-elle devenue? est-elle toujours en Angleterre?

— Elle est morte, monsieur, et moi seule puis vous remercier de ce que vous avez fait; car mon petit frère est mort aussi. Oui; vous avez éveillé mes souvenirs d'enfance; je me souviens, en effet, que nous avons reçu l'hospitalité chez un monsieur. Je reconnais la chambre que nous avons habitée. Mais, par suite de quelle circonstance étions-nous chez vous, je ne saurais le dire.

— Vous aviez laissé tomber à la mer, en débarquant, un sac qui contenait toute la fortune de votre mère, ses dernières ressources. J'étais sur le quai, je fus témoin du désespoir de votre mère; je lui offris de venir chez moi en attendant le résultat des recherches qu'on pourrait faire faire à marée basse par des plongeurs. Mais toutes les recherches furent inutiles; le fond est très-vaseux dans ce port; sans doute le sac s'est enfoncé et a disparu dans le limon.

— Votre mère était très-pressée d'aller à Londres, à la recherche de son mari, je crois. Dès qu'elle eut réalisé une petite somme bien faible, en vendant quelques bijoux qu'elle possédait encore, elle partit pour Londres, en me promettant de me donner de ses nouvelles. Son malheur m'intéressait beaucoup. Je compris, plutôt qu'elle ne me le dit, que son mari l'avait abandonnée. Avant de partir, elle me confia des papiers de famille qu'elle désirait laisser en sûreté jusqu'à ce qu'elle pût les réclamer. Depuis ce moment, je suis resté absolument sans nouvelles et dans l'ignorance de son sort. J'ai toujours les papiers, et je suis prêt à vous les remettre, puisque vous en êtes maintenant la seule propriétaire.

L'honnête docteur avait remis le même jour les papiers en question à Linda. C'était la double expédition de l'acte de mariage de lord Gerald Ansdale avec Linda Menotti, et des extraits de naissance de Linda et de son frère.

Notre héroïne apprenait ainsi qu'elle était la fille de lord Ansdale, le mari de la cousine de Frank, le père du petit Gerald.

Il ne pouvait y avoir de confusion. Bien souvent elle avait entendu dire à Frank et à lady Ansdale, à propos de la santé du petit Gerald, qu'il n'y avait plus que lui de ce nom, et que son père était le dernier représentant de la famille des comtes d'Ansdale.



Mais l'âge du petit Gerald l'obligeait cependant à faire remonter le mariage de lord Ansdale avec la cousine de Frank à une date antérieure à la mort de sa mère à elle. Linda se sentit en face d'un problème dont la solution, si importante pour elle, lui échappait complètement. Lady Ansdale ou Frank Heutley pouvaient seuls la renseigner. Mais comment revoir l'un et l'autre?...

C'est au moment où notre héroïne se trouvait ainsi en face d'une situation dont son esprit avait pu encore à peine embrasser l'étendue et les conséquences, que lord Erwin, on la suppliant de ne plus le quitter, déterminait la résolution que nous l'avons vue prendre.

Elle avait promis à son bienfaiteur de ne plus le quitter, sans aucun doute elle comptait tenir sa parole; mais quelle conduite allait-elle tenir en face de lady Claire et de Frank? Comptait-elle étouffer par un suprême effort son sentiment pour M. Heutley et accomplir le sacrifice dont elle ne s'était pas sentie capable? Elle ne le savait pas elle-même; comme beaucoup de cœurs généreux, elle allait en avant, à la grâce de Dieu.

Quelques jours plus tard, lord Erwin, étant assez bien pour faire le voyage, partait pour Londres avec notre héroïne et mistress Morgan. La guérison était assurée; il lui fallait cependant encore du repos et des soins avant qu'il pût songer à aller en villégiature.

A son arrivée, Linda trouva une longue lettre de lady Claire. Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'elle en brisa le cachet. Lord Erwin, qui était près d'elle en ce moment, allait se retirer.

— Restez, je vous en prie, mylord, dit-elle avec un courageux intention, les lettres de Claire n'ont point de secret pour vous.

— Vous vous trompez peut-être pour cette fois, miss Linda, répondit lord Erwin en souriant; je serai très-heureux d'écouter le babillage écrit de ma pupille, mais je vous autorise à vous arrêter si vous trouvez quelque passage tout à fait confidentiel, pour vous personnellement, car pour ce qui est de M. Heutley et de Claire, vous savez que je suis dans le secret de la comédie, plus avant même que ne le soupçonner les acteurs.

ISABELLE ALLIX.

(La suite au prochain numéro.)

## LES MENUS DE LA SAISON

Septembre.

Poissage au macaroni.  
Anguille à la sauce verte.  
Tourne-dos, sauce piquante.  
Grives rôties.  
Champignons farcis.  
Compote de poire.

Les champignons farcis. — Laver les champignons sans les laisser tremper; les égoutter, les épucher et hacher les queues. Ajouter à ce hachis le quart de son volume de persil haché et la même quantité d'échalotes, également hachées, puis lavées; presser le tout dans le coin d'un torchon; le passer au beurre et un peu de roux mouillé de consommé réduit.

La farce ayant pris de la consistance, en garnir les champignons; les disposer sur un plafond beurré; les saupoudrer légèrement de chapelure et placer le plafond pendant un quart d'heure dans un four de campagne.

LE BARON BRISSE.

## REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Le précédent numéro contient les divers modèles d'une layette complète créés par la maison de l'Enfant-Jésus, rue Vivienne, 6. Nos abonnées apprécieront certainement le bon goût qui a présidé à la confection de ces charmants objets dont le prix est très-abordable. Elles se convaincront, en visitant les magasins de M<sup>me</sup> Colas, qu'il est difficile de réunir un plus grand assortiment de tout ce qui compose la toilette des enfants, depuis les objets les plus simples jusqu'aux plus merveilleuses créations de l'élégance parisienne. Tout ce qui vient de la maison de l'Enfant-Jésus est joli, gracieux, solide et entièrement inédit de forme.

Le mouchoir subit aussi l'influence et les variations de la mode. On crée des modèles de mouchoirs tout comme des modèles de robes et de chapeaux; si bien qu'une femme et même un homme réellement élégants ne peuvent plus se permettre de négliger ce détail. La maison de la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet, mérite d'être signalée par le choix merveilleux et le parfait bon goût de ses charmants mouchoirs, soit qu'ils doivent accompagner la toilette du matin, de visite, ou de dîner et de bal.

Le lait antipénelique de Candès n'a plus besoin de faire ses preuves; le succès qu'il a obtenu a rendu son usage

général. Il remédie en effet à ce terrible inconvénient qui s'attaque aux plus charmants visages, aux plus brillantes carnations; il fait disparaître les éphélides ou taches de rousseur, dont tant de femmes déplorent la présence sur leur peau satinée. Le lait antipénelique s'emploie pur ou additionné d'eau, en lotions, matin et soir. S'adresser directement à M. Candès, 36, rue Saint-Denis.

Nous engageons vivement nos lectrices à s'adresser à la maison du Sphinx pour tous les dessins et fournitures de ouvrages qu'elles désireraient faire, soit d'après les planches de la Revue de la Mode, soit en dehors de nos dessins. Nos planches de broderie nous seront, du reste, désormais fournies par la maison du Sphinx, qui s'est engagée à ne nous donner que des modèles absolument inédits. Les abonnées de province qui ne peuvent pas suivre le cours d'ouvrage peuvent néanmoins, en s'abonnant pour la somme de 3 fr. par mois, demander toutes les explications écrites nécessaires à la confection de tous les ouvrages publiés ou non; en d'autres termes, les leçons du cours d'ouvrage peuvent se transformer, pour nos abonnées qui n'habitent pas Paris, en leçons écrites qui leur seront adressées directement.

Écrire pour ces abonnements, comme pour ceux s'appliquant au cours d'ouvrage ayant lieu, 55, avenue du Grand-Opéra, à M<sup>me</sup> Bougy, maison du Sphinx, même adresse.

L'Office hygiénique a acquis en toute propriété la recette, de jeunesse et de beauté que le docteur Liceti, de Padoue, nommait *rogiata del viso*, et qui s'appelle maintenant *rosee d'Orient*. Cette préparation efface les rides et les prévient, en pénétrant dans l'épiderme et en lui communiquant le velouté et la fraîcheur. Le *rose de Chypre*, de la même maison, relève l'éclat des teints trop maigres; le *blanc de Paris*, qu'on trouve à l'Office hygiénique, 17, rue de la Paix, a la propriété spéciale de donner aux chairs une transparence neigeuse et une blancheur diaphane.

La maison Pinaud et Meyer, 30, boulevard des Italiens, voit chaque jour s'accroître la vogue de ses produits, parmi lesquels nous signalons surtout ceux qui ont pour base la violette de Parme. L'exquisite senteur de cette charmante fleur est conservée fine et suave, et parfumée de son délicieux arôme les savons, l'eau de toilette, un extrait pour le mouchoir et une poudre de riz impalpable et rafraîchissante. Le lait d'Hébé de la maison Pinaud est une lotion bienfaisante; la pâte calidémique remplace le savon pour le visage; c'est une spécialité brevetée parmi toutes les autres de la même maison. Citons encore la crème-neige pour les soins du visage, des bras, des épaules; la pomade à l'huile de Ben pour l'entretien de la chevelure, qu'elle rend souple et brillante, qu'elle soit brune ou blonde.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Bonbons fondants au chocolat ou au café. — Cette sorte de bonbon, agréable et salubre, peut être facilement préparée partout, en peu d'instants, par la maîtresse de maison. Prenez un quart de sucre, trois quarts d'un verre d'eau, faites fondre dans un poëlon d'office et cuire, jusqu'à ce que le sucre fasse des balles, puis jetez dans ce sirop une tasse de chocolat qui a été préalablement râpé et dissous sur le feu avec quelques gouttes d'eau et un demi-verre de crème un peu épaisse; faire cuire le tout sur un feu vif, en tournant sans cesse avec une cuiller.

Pour s'assurer du degré de cuisson, vous avez un verre d'eau froide dans lequel vous jetez un peu de votre sirop; quand il se réunit et devient un peu cassant sous le doigt, la cuisson est convenable; alors vous versez ce qui est dans le poëlon sur une table ou une plaque de marbre légèrement huilée; puis, avec un couteau, vous marquez des lignes en carrés ou en losanges. Quand la plaque est refroidie, vous cassez par morceaux; on peut mettre sur un tamis pour faire mieux sécher.

Pour les bonbons au café, on fait fondre le sucre dans le café (un quart de sucre pour un verre de café léger), on met un demi-verre de bonne crème et on opère la cuisson comme pour le chocolat.

Moyen de nettoyer les bijoux. — Nous recommandons, en premier lieu, de tenir les bijoux toujours renfermés dans leur écrin, ou, de préférence, dans de petites boîtes garnies de coton, qui les préservent de toute humidité et de tout contact salissant. Après les avoir portés, on les essuiera avec un morceau de peau blanche ou de peau chamoisée; mais si toutes les précautions ont été omises et si déjà l'alliage, qui se trouve toujours mêlé à l'or, en ternit la surface, on rendra aux bijoux leur premier éclat en les faisant bouillir, — s'ils sont entièrement en or, — dans de l'eau à laquelle on aura ajouté un peu de sel ammoniacal.

Pour enlever la poussière qui se loge dans la monture à jour des diamants, rubis, topaze, émeraude, etc., etc., prenez une petite bande de fort papier, roulez-la comme pour faire une allumette, passez-en l'extrémité dans tous les jours de la monture d'or ou d'argent, trempez ensuite une brosse fine dans une eau de savon, rincez à l'eau froide, essayez avec soin, brossez avec une brosse sèche.

Moyen de remettre les velours à neuf. — Faire chauffer un fer, poser dessus, en le tenant renversé, un linge mouillé, puis passer dessus, du côté de l'envers, le velours que l'on veut relever, et cela en le tenant aux deux extrémités, en le tendant le mieux possible; puis, à l'aide d'une brosse à velours, par un mouvement de va-et-vient, on brosse le velours à l'endroit pendant qu'il est sur le fer. L'humidité du

fer s'échauffe par l'effet de la chaleur du fer, pénètre les velours et le fait se redresser à vue d'œil.

Il faut être deux pour cette opération, l'une tient les velours bien tendus, les poils à l'envers, l'autre le fer, qu'elle passe légèrement et prestement sur la trame du velours.

La plus gracieuse et la moins chère des publications destinées à la famille est le

## JOURNAL DES JEUNES MÈRES

Illustré. — Directeur: Henry Bellairo. — 7 francs par an. — Bureaux: 71, rue des Saints-Pères. Demander l'Almanach des jeunes mères; franco, 75 cent.

## PETITE CORRESPONDANCE

M<sup>me</sup> M. — Je ne connais pas de forme de chapeau de ce nom; du reste, chaque modiste a un nom particulier pour les formes qu'elle fait. Désignez-moi donc ce chapeau par quelques détails, tels que grands ou petits bords, calotte ronde ou fond mou, etc., etc. Les velours de ce nom se nouent derrière par deux petites coques et deux bouts longs de 15 à 20 centimètres seulement.

M<sup>me</sup> J. V. S. *l'at-Mouée*. — Cette explication se trouve dans les nos 38, 43, 51, 62, 72, 79 et 82 de la Revue. Si vous désirez ces numéros, on vous les enverra contre 1 fr. 75 en timbres-poste. Les patrons se lèvent au moyen de la roulette; on pose la feuille de patrons sur une grande feuille de papier, voire même un journal, puis on fait courir la roulette le long des contours du patron choisi. Ces contours se retracent nettement sur le papier, et on n'a plus qu'à découper le patron ainsi marqué par la roulette.

M<sup>me</sup> S. L. — J'ai déjà dit plusieurs fois qu'il ne fallait pas espérer une réponse avant huit ou dix jours; il est matériellement impossible de donner satisfaction plus tôt aux demandes de nos abonnées. Oui, le jais se portera toujours et plus que jamais; une robe de drap peut être ornée de galons perlés. Les bords de plumes seront aussi très en vogue, et particulièrement les bords de plumes de coq. Le prix varie, suivant la qualité, de 8 à 15 et 20 fr. Je conseillerais toujours de s'adresser à une maison spéciale; cependant on trouve ces bords de plume dans les grands magasins de mercerie.

M<sup>me</sup> de M. — Nous publions un peignoir en étoffe qui peut se faire en flanelle ou en cachemire. On remplace la broderie par des biais de velours. Le paletot droit pour garçonnets de deux ans peut très-bien accompagner une robe à jupe plissée. J'ai pris note du modèle de dessus de corset.

Pierre de Bresse. — Vous recevrez des bandes de tapisserie. On a donné des patrons de matinee: il va en paraître prochainement. Oui, pour le coffre en bois.

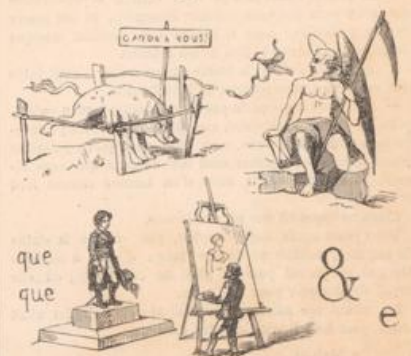
Marquise de C... — La robe princesse va paraître et nos abonnées en seront, je crois, fort satisfaites. Le patron va être envoyé à l'adresse indiquée.

Comtesse P. — Je m'occupe de vous. J'espère pouvoir vous indiquer prochainement la personne en question. Ayez l'obligeance de m'envoyer votre adresse pour que je puisse vous répondre directement. Les nappes se marquent au milieu dans la longueur mais pas au point central. Le chiffre doit être devant la maîtresse de la maison. Les serviettes sont marquées au milieu. Note prise pour le chiffre.

M<sup>me</sup> B... la Rochelle. — Je regrette de ne pas comprendre l'objet de votre lettre. Nous ne pouvons évidemment faire publier des dessins spéciaux pour chaque abonnée. Si ce n'est pas là le vrai sens de votre demande, je vous serai très-obligée de la renouveler en d'autres termes.

M. DE S.

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On se dispose à terminer les travaux de Paris interrompus par la guerre.

EXPLICATION DU RÉBUS DU N° 141

Ici-bas chacun appelle à grands cris la fortune.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.